

Zoran Ferić

Un ange en hors-jeu

Traduit du croate par Chloé Billon

1. Les footballeurs

J'étais arrivé sur l'île à un moment imprévu, pour pleurer une mort inattendue et assister à l'enterrement d'un enfant. J'avais même acheté une couronne (vaine tentative d'encadrer du vide avec des fleurs) et, cette couronne sur l'épaule, comme une croix, j'avais grimpé le sentier empierré menant au cimetière, au sommet de la colline. La défunte était la fille de mon ami. Son cercueil était petit et blanc, pas plus gros que l'emballage d'un chauffe-eau de cuisine, et sur le petit cercueil blanc reposait une couronne de roses blanches avec un ruban blanc portant en lettres d'or les mots : POUR MIRNA, DE MAMAN ET PAPA. Du cercueil blanc sortait de la dentelle blanche dans laquelle, comme pour un baptême, avait été enveloppée la fillette de six ans. Dieu aime l'ironie, et le blanc n'était pas un hasard. Son père était supporter du Hajduk Split.¹

Dans notre pays, toutes les chapelles mortuaires se ressemblent. Le cercueil est soutenu par quatre grâces en chêne verni, nues jusqu'à la ceinture pour mettre en valeur leur poitrine d'amazone, et le défunt repose sur leurs mains comme s'il venait de marquer un but, et qu'elles le portaient à présent au centre du terrain où, au lieu de l'Agnus Dei, on entendrait retentir :

Allez les blancs !

Le visage du père était déformé par une grimace terrifiante, comme lorsque que, en la lointaine année 1974, pendant la Ligue des champions, le Hajduk avait reçu un but décisif dans le coin en haut à gauche. Le noyau dur de l'équipe était alors composé des dieux du stade de Split : Jerković, Šurjak, Mužinić et Žungul. Les quatre hommes, comme s'ils avaient répété, étaient tombés à genoux à l'unisson, se cachant le visage dans les mains. Et ils étaient restés ainsi longtemps.

Quelqu'un dans le public avait crié :

- Plutôt perdre son enfant que de voir les Blancs perdre !

La petite était à présent un ange parmi les anges, et la couleur de ses yeux rappelait encore la vie, le bleu pâle dont on ourle les bonnets de bébé. Le symbole du ciel pour les enfants.

- Si elles meurent avant leurs premières règles, disait notre institutrice, les petites filles partent tout droit au ciel. Les pauvrettes sautent le purgatoire.

C'était ce que lui aurait dit un moine dans son village.

Le cercueil, entre temps, avait déjà été poussé devant la chapelle mortuaire, où était installé un micro. À cet instant, quelque chose d'étrange, selon moi, s'est produit. Un monsieur grisonnant que j'avais eu l'honneur de voir sur le pont du ferry, alors que nous voguions vers l'île, a apporté un paillason, et l'a disposé discrètement sur la carriole à côté du cercueil.

¹ Les supporters du Hajduk Split sont surnommés « les Blancs » (en dalmate, « *Bili* »)

- C'est le Leichenbegleiter, m'a chuchoté à l'oreille un homme à côté de moi.
- Pardon ?
- Le Leichenbegleiter, a-t-il répété, l'accompagnateur de cadavres. Si vous n'avez pas encore entendu parler de lui, ça ne va certainement pas tarder.

J'ai hoché la tête comme si je comprenais, et levé les yeux vers l'estrade où se trouvait le cercueil. De quelque part sur le côté, un volumineux Franciscain est arrivé en se dandinant, s'est tourné vers le cercueil, signé, penché sur le micro, et a commencé l'oraison funèbre.

Mais pas le moindre son ! Rien !

Le silence !

Le Franciscain ouvrait la bouche comme une baudroie dans un casier de pêcheur, sans produire le moindre son. En panique, un jeune novice est arrivé au pas de course, et s'est mis à bidouiller le micro. À toquer sur sa membrane en disant : un, un, un, comme si le chiffre deux n'existait pas. Ou trois. Quant au Franciscain, les mains jointes, il implorait la grâce de la chose technique.

La création diabolique finit par prendre pitié du frère, et par transmettre son allocution, et sa voix se mit à tonner au-dessus de nos têtes, des vignobles et des parcs :

- Mes frères, mes sœurs – tonna sa voix prophétique – c'est en de tels instants que nous nous demandons : Si Dieu existe, pourquoi permet-il la mort des enfants.

Une phrase bien étrange pour un homme d'Église. Comment s'en justifierait-il dans le plus haut des lieux quand il y arriverait ?

Mais le rusé religieux se rattrapa déjà dans la phrase suivante, effaçant sa dette envers ses célestes employeurs.

- Mais la mort aussi, mes chers frères et sœurs... vient de Dieu. Notre sœur, notre petite fille, notre ange – et ensuite, il sortit furtivement de sa mante un petit papier, une antisèche, y jeta un discret coup d'œil franciscain et poursuivit – notre MIRNA repose à présent parmi les anges, comme l'une d'entre eux. Quand elle était encore en vie, elle jouait par les rues et les places de notre ville, sa petite voix joyeuse résonnait dans les pièces de sa maison...

Tandis que le saint personnage déclamait son court texte sur sa courte vie, son baptême, les jeux à l'école maternelle et autres stupidités enfantines diverses et variées, le public pleurait en chœur. Et il n'y eut personne qui ne versa une larme pour le repos de l'âme de notre sœur Mirna qui était, dans sa sixième année, morte d'une leucémie. Que la terre lui soit douce.

2. Les larmes de Tomo (ou, nous sommes tous composés d'eau)

Après le cathartique « Amen » du frère à la fin du sermon, une certaine agitation se fit sentir dans l'assistance, un certain relâchement, comme lors des meetings politiques, quand on attend l'orateur suivant. Dans le public circulait également, chuchoté, un nom : Tomo, Tomo, Tomooooo... Et pas de trace de Tomo.

- Il est parti pisser, expliqua un intime de Tomo, il va revenir. Le voilà !

Et, de fait, Tomo fend la foule. Il essuie la sueur de son front avec un mouchoir. Tomo le séducteur, il fut un temps le plus beau de tous, le tombeur de ces dames, on disait de lui qu'il avait « baisé la moitié de l'Europe » et qu'il irait loin, et il est devenu pêcheur. Il a repris le métier du Christ, il nourrit la commune de sardines. Il a épousé sa cousine, il a une fille trisomique. C'était l'orateur suivant.

Il s'installa derrière le micro, apparition brisée. Sur le visage des Ray-Ban sombres pour cacher ses larmes, une cravate noire sur une chemise en sueur : l'eau noble des yeux, l'eau puante sous les aisselles. Et au loin la mer.

- La vie humaine est comme un fleuve – commença-t-il d'une voix tremblante de trac, car tout le village l'écoutait. Les mouches bourdonnent, les cigales strident depuis le parc du cimetière, et lui, Tomo, un vulgaire pêcheur, parle devant toute sa ville de la Renaissance qui a même autrefois, et c'était il y a très longtemps, donné (naissance à) deux grands poètes.
- De la source à l'estuaire – poursuivit-il – le temps passe en un clin d'œil ! Quand nous enterrons un homme, la terre revient à la terre. Quand nous inhumons un marin, nous l'inhumons dans la mer : l'eau revient à l'eau. Et quand nous inhumons un footballeur : nous l'inhumons sous le terrain !

Malaise dans le public.

Et gêne.

Quelque chose ne tourne pas rond.

Un spectateur bien intentionné lance :

- Tomo ! La poche gauche. La poche gauche !

Et, de fait, Tomo tâte, paniqué, la poche gauche du smoking noir que lui a prêté son beau-frère, qui est serveur, et en sort un autre bout de papier. Il le regarde, affolé, comme s'il n'y croyait pas.

L'homme à côté de moi dit :

- C'était le discours pour le défunt Mrkele, pêcheur et gardien de but de l'équipe locale. On l'enterre demain. Les deux discours, c'est Pipo, l'instituteur, qui les a écrits.

Tomo, dans l'embarras, marmonne des mots d'excuse et se consacre au deuxième papier. Et la ville, mère patrie de deux poètes, se tait. Seules les mouches à merde bourdonnent, se posent sur les visages humains et boivent la sueur.

Puis, Tomo se redresse, s'essuie les yeux sous ses lunettes noires, et commence à réciter :

Jamais ton être ne connaîtra l'obscurité, la mort ne l'effacera pas de nos souvenirs, tu as toujours été et tu seras toujours dans nos cœurs et dans nos âmes.

Après ce dernier mot, « âmes », la chapelle mortuaire lance sa chanson préférée : *Moj galebe*². Tomo se tient toujours debout devant sa ville, il enlève ses lunettes et pleure. Ouvertement.

La scène est touchante car nous le savons : c'est sur son sort qu'il pleure. On raconte depuis déjà longtemps dans les cafés du coin que lui et sa femme allument des cierges à Saint Antoine pour que

² « Moj galebe » (Mon goéland) : balade du célèbre crooner dalmate Oliver Dragojević

leur petite, la trisomique, meure le plus vite possible. Ils lui ont mis à l'oreille la boucle du défunt papé, un cadeau d'avant la naissance, mais elle ne peut même pas, la pauvre, manger toute seule. Elle a de l'appétit, elle mangerait un bœuf, mais ensuite, elle se souille au lit. Ils doivent lui mettre des couches bien qu'elle ait déjà sept ans. Elle est complètement attardée. Et voilà que c'est la fille de quelqu'un d'autre qui meurt. Injustice !

3. La plus petite bite d'Europe

À l'époque de ces lumineuses journées de la fin mai, quand commençait la saison touristique, nous avons fait à des Allemandes la démonstration de la bite de Muki sur un paquet de cigarettes Opatija. L'appareil génital du simplet s'enorgueillissait d'une déformation : ses testicules n'étaient pas descendus de son abdomen, et son membre en lui-même n'était pas plus long que 3-4 centimètres. Ulrike de Mayence, dont j'étais plus tard tombé amoureux, tandis que d'autres la baisaient, avait eu cette réplique mémorable :

- Das ist der kleinste Schwanz im Europa !

Après Tomo, c'était au tour de Muki de monter sur scène, le benêt local et taxi boat qui s'efforçait depuis dix ans déjà de passer à Rijeka l'examen qui lui permettrait de conduire le bateau que, dans les faits, il conduisait depuis quinze ans déjà sans diplôme. Et ce fils Mukelaj qui yodelait dans le port de la ville pour attirer les touristes allemandes ressentait, lui aussi, manifestement, le profond besoin de faire ses adieux à la petite Mirna. Confronté au micro, son corps grassouillet en short et claquettes en plastique Jugoplastika suscite le rire du public. Son gros visage orné de plusieurs doubles mentons et de moustaches en demi-cercle rappelle certains portraits de Balzac. Il se lance d'ailleurs de manière balzacienne. Il déplie un bout de papier comme un rouleau de parchemin et lit :

- Cette petite malheureuse est telle une plante aux feuilles jaunies, plantée dans une terre hostile. Si elle avait eu la chance de vivre jusqu'à vingt ans, elle aurait fait tourner les cœurs. Le bonheur est la poésie des femmes, tout comme les robes sont leur ornement...

La mère de Mirna, bouleversée par cette balourde bonté, se met à sangloter et s'effondre vers le sol, et deux vieilles dames, telles deux cariatides, la soutiennent à sa gauche et à sa droite.

- Il a peut-être une petite bite, mais il a des couilles ! commente quelqu'un avec respect.

Le discours yodelant de Muki suscita un silence admiratif. Nombreuses furent les mains qui trouvèrent le chemin de son dos suant quand il redescendit dans la foule tel un héros, Cicéron parmi les débiles et message à la populace : la bonté ne requiert pas l'intelligence.

4. Renata

La figure tragique de la mère éplorée, avec les petites vieilles comme poutres porteuses, disparut soudain de notre champ de vision. Les gens se mirent à se regarder avec stupéfaction. Manifestement, ils n'étaient pas habitués aux enterrements d'enfants où la mère disparaît à l'improviste.

- La malheureuse se sera sentie mal, a dit la petite vieille à côté de moi.
- Vous êtes docteur, n'est-ce pas ? a demandé l'expert en Leichenbegleiter en me tirant par la manche. –On devrait aller voir ce qu'elle a.

Nous avons contourné la foule des endeuillés, pour nous retrouver derrière la petite chapelle mortuaire en pierre. Une étrange scène nous attendant : la mère de Mirna était accroupie, et ses accompagnatrices faisaient écran de leur corps. La robe noire était relevée, les sous-vêtements blancs nettement visibles. L'une des femmes la tenait par le bras, pour une question d'équilibre sans doute, et l'autre lui tendait des mouchoirs en papier.

- On ne sait jamais comment les intestins vont réagir, a commenté mon guide, comme pour s'excuser.

Même si les petites vieilles s'efforçaient de la dissimuler, j'ai croisé le regard de la femme. Je n'y ai pas vu de honte. Elle me regardait de ses yeux bleus et mouillés que je connaissais si bien. C'est ainsi qu'elle m'avait regardé plus de quinze ans auparavant, dans le parc de la villa Marijan, alors que nous étions encore amoureux. Elle venait de finir sa quatrième, et moi ma seconde. J'avais vécu avec Renata un merveilleux amour enfantin et mon premier baiser avec la langue, sur la terrasse de l'hôpital pour asthmatiques.

La catastrophe était arrivée avec les premières pluies de septembre, quand j'étais rentré à Zagreb. Ma mère était morte. Pendant toute cette année atrocement longue, Renata avait été mon phare dans la nuit, et ses lettres ma raison de vivre. Le souvenir de l'été, la forme étrange de l'île sur la carte topographique, l'odeur de l'ambre solaire : dans cette longue série de jours gris et désespérément identiques, tout cela me revenait comme un élancement douloureux dans le thorax. Puis, l'été était revenu, et j'avais revu mon amoureuse.

Elle faisait une tête de plus que moi. Pendant cette année, elle s'était terriblement allongée, et moi, j'avais conservé mon ancienne taille. Les charmes trompeurs de la puberté. Ça nous avait tous les deux surpris. Nous nous étions salués, avons bavardé, et mon amour était devenu embaumé et inabouti comme envers une défunte.

5. Le Leichenbegleiter

- Cet homme, je demande à mon voisin et guide dans la faune locale, ce Leichenbegleiter, il a accompagné le corps de Mirna depuis l'hôpital de Rijeka ?
- Mais non, répond-il, il est docteur. C'est un surnom ironique. Il a soigné la petite, et on raconte que beaucoup de ses patients sont morts. C'est pour ça qu'ils l'appellent le Leichenbegleiter.
- Et qui a accompagné le cercueil, alors ?
- Les parents. Ils l'ont escortée, la pauvre. Parce qu'un cercueil ne peut pas prendre le bateau seul, sans accompagnateur vivant.
- Et qu'est-ce qu'il fout à l'enterrement ?
- Il est venu faire ses adieux à Mirna parce qu'il était amoureux de sa mère. À l'époque où elle faisait ses études à Rijeka.
- Et le paillason ?

- Il s'appelle Jungwirth, il vient d'une célèbre famille de médecins. Il a le plus fort taux de mortalité de l'hôpital de Rijeka. Maintenant, ils l'appellent Leichenbegleiter, car il annonce aux patients les diagnostics négatifs ; tous les collègues de l'hôpital de Rijeka, et même de Sisak, lui envoient leurs malades condamnés pour qu'il leur apprenne la nouvelle.
- Et comment ? Par magie ?
- Ma nièce est infirmière à Rijeka, elle sait tout sur ce Jungwirth. Avec le temps, annoncer les diagnostics est tellement devenu une routine pour lui qu'il a commencé à s'amuser. Il a acheté chez les Tziganes un paillason, ordinaire, en jute, et l'a installé du côté intérieur de la porte. Quand il annonce à quelqu'un qu'il a un cancer ou une leucémie, il regarde si l'intéressé, troublé, va s'essuyer les pieds *en sortant* du bureau. On raconte qu'il tient un registre précis : nom et prénom, type et stade de la maladie, pronostic éventuel, et en bas de la fiche, il précise : *a essuyé* ou *n'a pas essuyé*. Ma nièce affirme qu'en général, ils s'essuient les pieds, surtout ceux qui ont des métastases. Comme une sorte de purification.
- Si tu l'écoutes, tu es encore plus fou que lui – intervient une vieille dame à côté de mon voisin. – Il ment comme un arracheur de dent.
- Fais pas attention à la vieille – me chuchote mon voisin. – Elle est juste dégoûtée de ne pas être au courant. Ce n'est pas tout. Autrefois, il a été amoureux de Renata, la mère de Mirna, et il a été très ébranlé en la voyant entrer dans son bureau. Il a dû lui annoncer le terrible diagnostic de son enfant : leucémie d'Alzheimer. Aucun espoir de guérison. Elle en avait pour six mois tout au plus. Puis il l'a laissée, elle aussi, en pleurs, s'essuyer les chaussures. Et elle les a essuyées longtemps, elle labourait le tapis de jute. Ça lui a fait mal : regarder la femme qu'il avait aimée jadis faire ses adieux. Et tout ça, c'était la faute du paillason. Maintenant, il veut l'inhumer avec la petite, comme pour enterrer la partie malveillante de sa personnalité.

6. Le père

Le plus grand désir de mon ami, le père de la petite fille décédée, aurait été qu'elle soit un garçon. Pour pouvoir se réjouir ensemble de l'arrivée du printemps et du championnat de football, l'emmener au moins une fois au stade de Poljud à Split admirer le jeu inspiré de Zoran Vujović dans l'équipe adverse. Qu'advierait-il d'elle dans les vastes étendues célestes, où tous les vœux se réalisent ? Allait-il lui pousser une zigounette ?

Le père de la petite fille décédée était d'origine allemande, le fils d'une étrangère qui avait épousé un insulaire. J'avais observé une fois le soin méthodique qu'il consacrait au nettoyage de ses orteils, me plongeant dans des réflexions sur la qualité des produits allemands. Il était resté comme ça en grandissant. Fiable en tous points : au lycée, il n'était jamais passé au rattrapage, il avait fini la fac dans les temps impartis, il était attentionné envers ses amis, et poli avec en société ; il ne folâtrait pas avec les touristes allemandes et, le plus important, il ne se masturbait pas.

Il était milieu offensif, même si certains jugeaient qu'il aurait été meilleur en relayeur. Il jouait toujours de manière réservée, intelligente, sans passion méridionale, quand il jurait, c'était intérieurement, il agitait rarement les bras. Il ne crachait jamais sur le terrain asphalté, pas plus qu'il n'étaillait les crachats de sa semelle. Pour beaucoup, c'était le signe qu'il était quelqu'un de bien. Il menait le ballon sûrement, à grandes enjambées, et tous les membres de son équipe devinaient de loin

quelles étaient ses intentions. Chez lui, pas de surprises, de convulsions hystériques ou d'initiatives illogiques qui surprennent autant l'adversaire qu'elles troublent les partenaires. Comme joueur, donc, il était calme, réfléchi, rationnel.

Il devait son surnom de *Globus* à un T-shirt qu'il avait porté pendant les saisons 1978 et 1979, orné d'un dessin de globe terrestre souriant coiffé d'une casquette du Hajduk et de l'inscription : *Tout le monde aime Split*.

Selon la tradition orale locale, ce T-shirt lui avait porté chance dans de toutes les compétitions insulaires, notamment quand, à l'été 1978, lors du championnat de la Ligue du Kvarner, notre équipe avait vaincu celle de Mali Lošinj 7:1. Quand sa femme était tombée enceinte de la petite Mirna, il était convaincu qu'il allait léguer ce T-shirt à son fils, comme les pères américains lèguent à leur fils leur batte de baseball. Quand sa fille était enfin née, et qu'on lui avait annoncé à la taverne Alibaba que l'enfant était indubitablement et sans conteste de sexe féminin, quelqu'un avait rompu le silence de plomb d'une phrase salvatrice :

- Globus ! Pas la peine de déprimer, aujourd'hui, y a aussi du football féminin !

7. Fatum

- Tout ça, c'est le destin, me dit le père du propriétaire du club de strip-tease, ému, en contemplant le petit cercueil de Mirna.
- Je ne suis pas certain de croire au destin, je réponds.
- Et vous connaissez l'histoire de la femme qui est morte d'un cancer au beau milieu d'Auschwitz ? Eh bien, cette femme en est la meilleure preuve. À deux pas des chambres à gaz, elle s'est éteinte à petit feu, alitée dans l'une des baraques du camp C. Je l'ai lu dans le livre de Christian Bernadac *Le neuvième cercle*. Tout est basé sur des témoignages authentiques. Les autres prisonnières la nourrissaient d'une bouillie qu'elles confectionnaient à partir des grains de maïs non digérés des toilettes des SS.
- Et les gardiens ne l'ont jamais trouvée ?
- Non. Elle est morte de mort naturelle. Elle envoyée chier Hitler, Goebbels et tous les autres.
- Psssssssssssstttt – nous gourmande la vieille dame – c'est pas beau de jurer à l'enterrement d'un enfant. Sa classe va chanter sa chanson préférée.

Et de fait, les enfants s'alignent sur la scène, rangés par taille ; d'abord les petits garçons, ensuite les petites filles. Ils portent des chemises blanches et des pantalons ou des jupes bleu marine.

- Comment croire qu'eux aussi, un jour... - soupire le père du propriétaire du club de strip-tease. – Qui sait ce que le destin nous réserve ?
- Comment va votre femme ? – je demande juste pour interrompre cette discussion désagréable.
- Elle est morte il y a trois ans. Occlusion intestinale.

Et la chorale de l'École primaire Vladimir Nazor entonne une mélancolique balade littorale sur la séparation entre un marin et sa promise. Comme si Mirna était le matelot, et tous ses camarades sa fiancée qui voit sur le quai l'élue de son cœur s'embarquer pour une hasardeuse navigation.

- Il y a d'autres cas comme ça, me chuchote-t-il. Quand j'étais à l'armée, un capitaine, Radovanović, avait essayé de suicider au pistolet. Pendant le service. La balle était entrée par la tempe et sortie par l'œil. L'homme a survécu, sa femme est revenue, et aujourd'hui, il a des petits enfants qu'il amuse avec son œil de verre. Le destin.

Entre-temps, la mère de Mirna avait fait ses besoins et fièrement repris sa place sur son piédestal : grande, blonde, majestueusement endeuillée. Je réfléchis intensément à pourquoi j'ai été incapable d'aimer une femme tellement plus grande que moi.

8. Petits anges

Les enfants chantent à présent *La Cucaracha*. Pourquoi donc ? C'est la chanson préférée de la mère de Mirna, me dis-je en me rappelant avec nostalgie les jours insulaires évanouis. Les rythmes joyeux nous ramènent la brise des régions montagneuses du Mexique, ainsi que des fins d'été sur la terrasse de l'hôtel Imperijal quand, naviguant entre des retraités rugueux, nous traquions les dernières jeunes Allemandes de la saison. *La Cucaracha* nous a tous fait fondre en larmes, et nous reniflons en chœur tandis que la chorale s'égosille et que le professeur de musique, un certain Turkulin, tournant le dos à l'assemblée endeuillée, se contente d'agiter les bras, car de toute façon, les enfants connaissent tout par cœur.

Puis, soudain, une étrange agitation.

Une petite fille du premier rang s'est accroupie, et caresse le sol de pierre de ses paumes. Ses camarades font des messes basses, et des tons dissonants s'infiltrant dans la mélodie. À présent, deux autres fillettes se sont baissées et passent leurs doigts sur le sol. Comme pour lire des lettres en Braille imprimées dans la pierre. Un petit garçon du dernier rang, ayant contourné toute la chorale d'un pas prudent, s'est joint aux gamines qui caressent la surface lisse. En même temps, d'autres continuent à essayer de chanter, mais la majorité se retient de rire. Les bouches enfantines pleines de ricanements se ferment, et la chanson s'éteint tout à fait, laissant place aux toussotements et reniflements de l'assistance. Une femme du public grimpe sur la scène et interroge les enfants. Une rumeur court dans la foule :

- Elle a perdu sa lentille !

Tous soupirent de compréhension ; certes, le moment est mal choisi, mais les lentilles sont chères. Et il faut aller jusqu'à Rijeka pour en acheter. J'apprends que la femme qui participe à présent aux recherches est la mère de la petite fille qui a perdu sa lentille. Les autres enfants ont pris ça pour un signe, et apportent eux aussi leur aide. Les petites chemises blanches et les petits pantalons bleu marine s'agitent autour du cercueil de Mirna, tandis que Renata regarde dans le vide. Elle ne voit pas la marmaille et ses minuscules problèmes. Elle s'est, excusons-la, plongée dans l'éternité, comme si elle était derrière une vitre sans tain.

L'atmosphère dans le public change. Certains visages sont ouvertement souriants, tandis que d'autres essaient encore de contenir un éclat de rire. Sans succès, bien entendu, comme s'ils se battaient contre des métastases. Le tout ressemble à un ballon qui se gonfle irrésistiblement d'air et menace d'exploser d'un instant à l'autre, quand une fillette s'écrie triomphalement :

- Je l'ai !

Elle apporte sur son petit doigt quelque chose que nous ne voyons pas, mais dont connaissons la nature, et le donne à la mère de son imprudente propriétaire. Cette dernière ouvre un mouchoir blanc, y enveloppe la lentille et prudemment, trop prudemment, peu habituée aux hauts talons, descend dans l'assistance qui s'esclaffe. Les enfants aussi rient, en petits amas désordonnés autour du cercueil.

- Les petits anges ! – commente la vieille dame à côté de moi. – Ils ne savent pas que c'est péché.

Et un poids semble être tombé de nous tous pour se cacher entre les pierres et dans la terre rouge couverte de mauvaises herbes de cimetière. Les pires des mauvaises herbes, car nous savons de quoi elles se nourrissent.

9. Le tronçonneur

La partie officielle du programme est apparemment finie, il ne semble pas y avoir d'autre orateur, la chapelle est sur le point de faire résonner la marche funèbre, que cortège se mette enfin en route, quand apparaît sur l'estrade, au micro, un jeune homme tremblant et mal rasé, que personne ne reconnaît. Du moins, à en croire les apparences.

- C'est le Ranko, des Pipić, qui n'a pas toute sa tête – m'informe mon voisin, manifestement au courant de tous les secrets de l'île. Et ça me revient. Ranko, fervent admirateur de la Légion étrangère, était parti dans le vaste monde à la recherche de la guerre : il portait des chemises camouflage, des casquettes de l'OTAN et des brodequins de marines américains en plein été. Il jouait à la première ligne de défense.

Le voilà, Ranko se racle la gorge, il s'éclaircit la voix pour prendre la parole.

- Les gens et les femmes – une entrée en matière épique – la petite Mirna a été massacrée à la tronçonneuse. Elle jouait, la pauvre, avec ses poupées, quand ils sont arrivés pour la découper.

Choc dans l'assistance ! Horreur !

Et je ne peux plus chasser de mon cerveau l'image d'une petite fille massacrée à la tronçonneuse. Une fillette découpée à la tronçonneuse est, tout d'abord, singulièrement courte. Si un certain temps s'est écoulé depuis le découpage, elle a l'air d'être en plastique. L'extrémité de la moelle épinière dépasse encore de sa colonne vertébrale, comme pour un méchoui. Et Ranko, le gredin, poursuit :

- La petite jouait dans le jardin, devant sa maison, quand ils sont arrivés. L'un portait la tronçonneuse, l'autre de l'essence. L'homme à la tronçonneuse attrape la gamine et dit : « Donne-moi deux-cents marks ou je coupe ! » Je dis : « Je n'ai pas de marks, mais pour l'amour de Dieu, ne faites pas de mal un enfant baptisé. »
- Faites-le partir ! – hurle quelqu'un dans le public.
- Elle est pas morte d'un problème au sang ? – me demande une petite vieille à l'oreille. Perdue. Mais Ranko ne se laisse pas déconcentrer. Il continue à dérouler son film :

- Ils mettent la petite sur la table du jardin. Ils la tiennent tous les deux, et l'homme à la tronçonneuse veut allumer son engin. Il tire sur le fil, mais la machine refuse d'obéir. C'est Dieu qui vient en aide à la pauvrete, je me dis, et je prie Notre Père. Alors le mec à la tronçonneuse crie : « Stojan, file-moi l'essence ! »

Le directeur de la clinique psychiatrique monte sur l'estrade accompagné d'un médecin. Ils prennent le tronçonneur par le bras et le traînent au bas de la scène.

- Ranko, calmez-vous, dit le docteur. – C'était juste un rêve, Ranko, ce n'est pas la réalité.
- C'est la réalité. La réalité – répond Ranko. Sauf que les gens, là, ils savent pas que c'est la réalité.
- Mais qui l'a laissé sortir, grands dieux ! – crie le directeur de la clinique psychiatrique. Des renforts arrivent et éloignent l'individu, ils le portent davantage qu'il ne marche.

Puis, le silence. Brise dans les frondaisons des pins et cigales.

10. Cadavre exquis

Le digne cortège s'est enfin mis en branle. D'abord le prêtre, puis les enfants avec les couronnes, la fanfare, la carriole avec le cercueil, et derrière le cercueil les endeuillés. Le tout en bon ordre : d'abord les hommes, puis les femmes, et ensuite seulement les groupes mixtes. Je suis à côté de Maskarin, un ancien ami qui s'est marié, a divorcé, et s'est remarié.

- Tu nourris et tu habilles – me dit-il, les yeux rivés au cercueil. – D'abord les couches, puis les petits pots, puis les albums, puis les manuels scolaires. Tu sais combien ça coûte, un cartable ? Avec des yeux de chat. Et une trousse ? Ça coûte un bras, mon Fero, la peau des fesses. Et ensuite, ton gosse crève.
- Je comprends – dis-je. Et je le comprends vraiment. Il a trois enfants. Tous vivants. Ce n'est pas facile pour lui.

C'est alors que le paillason refait son apparition. Les tressautements de la carriole l'ont fait tomber, le coquin. S'ensuit un moment de confusion, car les fossoyeurs qui traînent le convoi ne savent pas s'ils doivent s'arrêter ou non. Mais une petite femme menue, habillée sport, jean et T-shirt noir, prend les choses en main. Elle accourt et remet le paillason à sa place, avant de reprendre discrètement sa place dans le cortège.

- Tiens, ça serait pas ta copine ? demande Maskarin au sujet de la petite femme menue.
- Quoi ma copine ? je réplique, même si je sais de quoi il parle.
- Vous avez baisé ou pas ?

Elle était veuve. C'était tout ce que je savais d'elle à l'époque. Elle travaillait comme professeure de croate au lycée.

- Je pensais qu'elle s'était barrée de l'île, commente Maskarin. – Tu te souviens comment Pipo et moi, on la rendait folle ?

Je me souviens, et comment, me dis-je intérieurement. Elle s'enflammait en nous lisant Pétrarque, et sous la table, Pipo et Maskarin se branlaient dans leurs mouchoirs. Moi, elle m'aimait bien, parce que je faisais de bonnes compositions. Elle m'avait même invité à prendre le thé, et m'avait

dit que je deviendrais un grand poète. Nous n'étions jamais allés plus loin qu'un baiser, et elle n'avait jamais mentionné son défunt mari.

- Qu'est-il arrivé à son mari ? – je demande.
- Il est mort dans un accident de train. Ils ont dit qu'ils allaient tous les enterrer dans une tombe commune à Zagreb, mais ils ont quand même réussi à le rapatrier ici, je ne sais pas comment. Il n'était pas précisément en un seul morceau.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Ils avaient parlé d'une tombe commune parce qu'ils n'arrivaient pas à les reconstituer. Une jambe par-ci, un bras par-là, et pas de nez. Vas donc chercher un nez autour des voies ferrées, quand il volé jusqu'au marché de la rue Branimirova. Ou alors : ils recomposent enfin tous les morceaux, deux bras et deux jambes, et là, une chaussure différente à chaque pied. Mais le même pantalon. Soit le type était fou, et il enfilait la première pompe qui lui tombait sous la main, soit deux mecs avaient acheté le même pantalon en soldes. Bon, ils prélèvent un peu de peau des tibias, et envoient ça au centre de biopsie. « Et si on lui enlevait d'abord ses chaussures », s'est souvenu un des médecins légistes, au CHU de Šalata. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et là, l'une des jambes est plus courte, c'est peut-être bien la sienne, après tout. Ils lui retirent aussi ses chaussettes. Au pied gauche, il a tous ses orteils, et au pied droit, il lui en manque deux. Littéralement. Et merde, un diabétique ! Chaque matin, il se faisait une injection d'insuline, et à intervalles réguliers, on l'amputait d'un doigt de pied. On avait fait le calcul : si, après l'ablation de chaque orteil, le délai avant la prochaine amputation diminuait d'un an, et qu'ils lui avaient enlevé le premier doigt quand il avait quinze ans, et le deuxième quand il en avait vingt, quel âge avait-il lors de son décès ?
- Elle n'était pas vieille – ai-je fait remarquer. C'était tout ce que je pouvais dire pour sa défense. Et peut-être pour la mienne.
- À l'identification, elle ne l'a pas reconnu à son visage, qui avait complètement brûlé, mais à ses pieds mutilés. C'est pour ça qu'il portait des chaussures différentes. Imagine, acheter deux paires à chaque fois. Les frais que ça fait. Elle a été soulagée quand il est mort.
- Je comprends, je dis. Et je comprends vraiment. Pas seulement à cause des frais.

Quand elle avait quitté l'île, nous nous étions donné rendez-vous pour la dernière fois sur la plage de Škver, près de Vela Stina. C'était en début septembre, et les figues étaient mûres.

- C'est mieux comme ça – avait-elle dit en m'embrassant sur le front. Elle devait se mettre sur la pointe des pieds pour l'atteindre de ses lèvres. Je m'étais dit que ma mère, si elle était en vie, devrait se mettre sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Ensuite, elle avait commencé à pleurer. J'avais sorti mon mouchoir de ma poche et le lui avais tendu. Un geste inconsidéré.
- Il est mouillé – avait-elle constaté. – Tu as pleuré ?

Mais quand elle l'avait approché de son visage pour essuyer ses larmes, elle s'était figée un instant et s'était mise à renifler. Je regardais son nez se contracter et se détendre, comme avant d'éternuer, s'efforçant de déterminer l'origine du parfum qui se dissimulait dans le petit morceau de coton.

- Cochon ! – s'était-elle finalement écriée. – Ça sent le sperme ! – Et le mouchoir, rejeté, avait voleté vers le sol en pierre.

« C'est comme ça que les hommes pleurent », avais-je voulu lui dire alors, honnêtement et ouvertement, quand nous nous étions séparés, mais je n'avais rien dit. Son dos était devenu un petit point noir sous les remparts de la ville, et j'étais resté planté au même endroit, conscient que je me souviendrais de cette image toute ma vie.

11. Photographies

Entre temps, le cortège était arrivé à la tombe ouverte, et s'était dispersé pour former un cercle irrégulier dont le centre était à nouveau ce volumineux franciscain. Les fossoyeurs, y compris Antoni l'ivrogne qui fait souvent pipi dans sa culotte, se sont mis à traficoter quelque chose autour des cordes, comme s'ils détachaient une barque. Tandis qu'ils défont des nœuds métaphysiques, le public émet à nouveau soupirs et reniflements. C'est le moment le plus difficile : le cercueil disparaît lentement dans la terre rouge. La fosse a été creusée comme pour un adulte, et la petite bière de Mirna a l'air bizarre dedans. Comme si des pirates enterraient un coffre au trésor.

Le franciscain, entre-temps, commence son oraison. Pour la deuxième fois.

- Le peuple qui avait marché dans les ténèbres vit une grande lumière.

Lecture de l'épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens... Sa voix semble bercer les sommets des cyprès du cimetière, et nous nous signons tous docilement : les croyants et les autres. Les sceptiques.

La mère de Mirna a engagé un photographe pour les obsèques. En ce moment de recueillement, il rôde autour de nos personnalités endeuillées en pressant le déclic de sa petite boîte japonaise. Je me trompe peut-être, mais il y a plus de déclics autour des notables : le pharmacien, le gardien du monastère franciscain, le directeur de l'hôpital psychiatrique, le propriétaire du club de strip-tease. À ce que j'ai vu, il les a déjà immortalisés plusieurs fois. Sur ce, je remarque un franciscain maigre qui se détourne du flash japonais et se réfugie derrière un large dos affligé. Soudain, je reconnais son visage : c'est le frère Marijan, élève d'Ambrozije Testen du monastère de Sainte Euphémie, peintre. Il ne supporte pas les photographies. Cependant, lui aussi, j'en suis certain, photographie à sa manière, retient. La disposition des gens, les couleurs (le contraste entre la terre rouge et le petit cercueil ivoire), les vêtements, les constellations de nuages. Une fois rentré dans sa cellule, il peindra tout d'une main enfantine, et le tout aura l'air du dessin d'un gamin de huit ans. Il me semble que tous photographient, retiennent, gardent en mémoire, collectionnent des impressions comme les gosses collectionnent des images Panini. Toutes ces photos, il y a de quoi vous rendre malade. Je ne m'étonnerais pas de voir nos portraits de l'enterrement exposés en vitrine de l'un des photographes de l'île. Peut-être même avec un titre : Sélection 1992. De fait, l'équipe de l'île avait, cette année-là précisément, vécu l'un de ses instants de gloire en vainquant en match retour les équipes de Cres et Lošinj, 2:1 et 3:0. Nous finirons tous collés sur les pages vides d'un cahier, comme dans un album, d'où nos visages solennels contemplant un avenir certain.

Entre temps, le franciscain conclut par ces mots :

- À présent, prions pour celui d'entre nous qui sera le premier à rejoindre notre sœur !

Nous avons tous baissé la tête, et nous marmonnons une prière en pensant : « Ça sera quand même pas moi. » Il a refermé son bréviaire et déambule en aspergeant de l'eau bénite, et l'un des fossoyeurs apporte le paillason de la carriole et l'installe devant la fosse.

- Tu vois – me dit la petite vieille qui s’est à nouveau matérialisée à mes côtés – le papa de la petite a pensé à tout. C’est pour qu’on se salisse pas les chaussures.

Et vraiment. Les endeuillés défilent, s’arrêtent sur le paillason et jettent des mottes de terre rouge qui résonnent sur le cercueil. Je les observe. En jetant leur motte, ils s’essuient consciencieusement les pieds, comme s’ils voulaient se débarrasser de la poussière rouge contagieuse, se purifier de la forme grossière d’eux-mêmes et commencer une nouvelle vie. En vain ! Comme une boucle à l’oreille d’une petite fille trisomique.

La mort de la Petite fille aux allumettes

1. Le match

Ces derniers temps, Jésus ne descend sur terre que dans les jurons. On s'en rend très bien compte au foot. Tomo, Maskarin, Mugos et moi jouons contre l'Aigle cresien la première rencontre du championnat d'automne de la Ligue un régionale, quand Tomo s'écrie soudain :

- Saloperie de bite à Jésus !

Et il ne s'est même pas écoulé une heure depuis qu'il a fait fondre dans une bouche révérencieuse l'hostie franciscaine de l'église de Sainte Euphémie, délicatement déposée sur sa langue par frère Marijan, qui est à présent dans les buts. C'est dimanche, onze heures du matin, le soleil est déjà brûlant, seul un léger mistral vient rafraîchir nos visages suants. À la mention de l'organe sexuel de Jésus, le frère, qui a provisoirement échangé sa robe brune contre le maillot noir du gardien de but, se contente de se signer en levant les yeux au ciel. Il sait que Tomo ne pense pas à mal, et que Jésus au foot et Jésus à l'église sont deux créatures divines bien différentes. Comme si le tiers de Dieu était atteint de schizophrénie. Par ailleurs, Tomo a deux bonnes raisons de jurer : premièrement, ce n'est pas sa fille qui est morte, et deuxièmement – nous venons encore de nous prendre un but dans le coin en haut à gauche. Ce qui fait 3:1 pour les Charognards de Cres, dont l'équipe est en partie financée par l'Association de protection des vautours. Et le tout se passe sur notre terrain, qui a été pour l'occasion nettoyé des quelques voitures stationnées, étant donné qu'il sert de parking pendant la saison touristique. Sur ce terrain, la saison se divise en deux portions inégales : la touristique, plus longue et plus ennuyeuse, et la partie foot, plus brève et plus importante. Et cette saison plus brève commence précisément par ce match.

Malheureusement, nous perdons, car notre sélection est amputée. Il nous manque Globus, qui a enterré sa fille trois jours auparavant. Et c'est notre meilleur attaquant. Personne, bien entendu, ne s'attend à le voir aujourd'hui sur le terrain, car sa maison est encore pleine d'endeuillés. Ils viennent, descendent une petite rakija, et restent assis en silence sur la terrasse sous la treille, en disant de temps quelque chose du genre : « C'est la volonté de Dieu » ou « Soyez forts ». Et Renata et sa mère passent leur temps à débarrasser les petits verres à grappa et à les laver automatiquement, comme deux machines dotées de bras et de jambes, avant de les aligner à nouveau, à l'envers, sur le bord de la table couverte d'une toile cirée ornée de fruits de couleurs vives. Dès le premier après-midi, Globus a déclaré que, quand les visiteurs arrivaient, il gardait les yeux rivés à la nappe, aux couleurs, car il n'en peut plus de voir tout ce noir sur les cravates et les foulards. Renata, elle, scrute l'horizon, loin de cette île et de cette côte, là-bas au-delà des mers, où elle allait enfant acheter des jeans et des sandales. Depuis que la petite est enterrée, leurs regards ne se croisent pas.

L'arbitre siffle la fin de la première mi-temps, nous nous dirigeons, penauds, vers le banc, et Mungos, mon ami d'enfance, aujourd'hui commandant du commissariat de police de l'île, lance :

- Je vous ai déjà raconté l'histoire de mon père, quand il a joué un match contre les Russes pendant la guerre, en Hongrie ?

Et nous savons tous qu'il ne dit ça que pour briser le silence pesant dans lequel nous traînons nos corps fatigués vers le banc où nous attend notre entraîneur désappointé. Cependant, non, nous n'avons jamais entendu cette histoire. Et il nous raconte que son vieux avait été mobilisé par les partisans au lycée de Mitrovica, et envoyé avec quelques autres unités en Hongrie, pour y préparer avec les Russes la percée du front de Syrmie. Il est à fond dans son histoire, comme si nous n'étions pas en train de perdre avec deux points d'écart. Un dimanche matin, poursuit-il, ils avaient joué contre les Russes dans un village hongrois détruit, avec un ballon bricolé en vieilles capotes de soldats. C'était la fin février 1944. Tôt le matin. Le sol était encore gelé, et ils mettaient la pression sur les Russes, qui n'avaient pas encore dessoulé de la nuit précédente. Ils jouaient pour une caisse de rakija de crottin de cheval. Jusqu'à la fin de la première mi-temps, quand le premier Russe avait volé dans les airs, ils n'avaient pas conscience qu'ils jouaient sur un champ de mines. Cependant, pendant la mi-temps, tandis que les médecins emportaient le malheureux pour lui amputer la jambe et lui garroter l'artère, ils avaient commencé à boire cette merde avec les Russes et s'étaient tellement enivrés que, quand un capitaine russe avait soufflé dans le sifflet, ils s'étaient remis à courir sur le terrain. Tous sans exception. De toute façon, c'était la guerre, ils étaient habitués. Il faisait de plus en plus chaud, le sol devenait de plus en plus meuble, susceptible d'exploser sous l'un d'entre eux à tout moment. Le père de Mungos aurait, soi-disant, dit qu'il se sentait comme dans un rêve, que tout était irréel. Jamais de sa vie il n'avait dribblé comme ça, il contournait la défense russe comme si c'étaient des statues de cire. Ils avaient gagné 6:1. Plus personne n'avait volé dans les airs, si bien qu'il s'agissait probablement d'une mine égarée, à moins que Dieu n'ait été si enchanté par leur jeu qu'il avait décidé de leur laisser à tous leurs deux jambes. C'était superbe. Malgré tout, l'unité russe au grand complet avait péri au printemps, près de Batina Škela, lors de la percée du front de Syrmie.

Les mots de Mungos sont suivis d'un silence. Nous le fixons tous d'un air soupçonneux, nous efforçant de déterminer s'il a inventé l'anecdote ou non. Il s'écrie :

- Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Le message est clair ! Il faut jouer comme si notre vie en dépendait !

Ces paroles en tête, nous nous élançons à nouveau sur le terrain. Les Charognards se sont regroupés devant leurs buts, se préparant manifestement à la tactique du bunker. Ils protègent leur score. Nous allons, donc, les attaquer, comme sur ce champ de mines. Répartis sur le terrain, nous faisons des passes, dribblons et tirons. Nul ne la joue perso, nous ressentons tous soudain l'esprit d'équipe, comme si nous avions sous les pieds ces boîtes de pâté antipersonnel, ou ces assiettes antitank, qui n'explorent que si tu sautes dessus. Elles ne réagissent pas à un pas léger. Nous sommes en 1992. Les beaux jours, quand souffle une petite bora, on entend dans le silence matinal résonner l'artillerie lourde depuis le Velebit.

Cependant, malgré notre belle cohésion, le ballon refuse obstinément d'entrer dans le but des Charognards. Il atterrit sur les poteaux, ou rebondit contre les mains du gardien, comme au flipper. La chance n'est manifestement pas de notre côté. Et au moment précis où cette pensée me traverse l'esprit, le jeu s'interrompt. Nos joueurs se sont arrêtés, et fixent un point près du banc. Tomo aussi s'est arrêté, le ballon au bout du pied, tout près de l'équipe adverse. Comme si soudain, au beau milieu de l'attaque, avait résonné l'hymne national.

À côté du banc, absolument seul, en short Adidas et T-shirt orné d'un globe terrestre, se tient Globus. Prêt à jouer. Il trotte sur place, comme pour s'échauffer, et nous sommes tous figés.

L'équipe de Cres aussi est figée, tout le monde est très digne, comme pour une veillée funèbre. Au bout de trois jours, c'est l'endeuillé, et non la défunte, qui a ressuscité. Et il a précisément choisi pour sa résurrection le match le plus crucial. Le son perçant du sifflet résonne, et Globus entre au petit trot sur le terrain. Lentement et dignement. En passant à côté de moi, il dit :

- J'en pouvais plus de regarder ces fruits !

Le match reprend à présent avec un optimisme surnaturel. Soudain, nous sommes capables de tout, et nous mettons deux buts au cours des dix premières minutes. Et la chance est à nouveau avec nous. Nous avons égalisé, et Globus mène l'attaque. Nous cherchons tous dans son jeu des traces d'affliction, en vain. Dans les dribbles et les amortis, il est fidèle à lui-même. Peut-être un peu dans les têtes. Je ne sais pas pourquoi, mais quand il court ainsi courbé, la tête en avant, je vois dans ses pas quelque chose comme du deuil. Sinon, il amortit le ballon sur sa poitrine avant de le faire rebondir au bout de son pied avec une dextérité remarquable, transformant en un dixième de seconde l'amorti en un tir mortel.

Tel les rois ancestraux et les généraux antiques, Globus fit ce matin-là preuve d'une authentique grandeur humaine, menant avec assurance la sélection de l'île, par-delà un champ de mines imaginaire, vers une superbe victoire 4:3. En nous dirigeant vers les vestiaires, nous entendions quelqu'un en ville tirer au Skorpion en l'honneur de notre victoire, tandis que lui répondaient, comme en écho, les grondements venus du Velebit.

Ce n'est qu'une fois dans les vestiaires, sous la douche, qu'il est devenu évident qu'il était impossible d'échapper à la douleur. Debout à côté des douches, mouillé et complètement nu, Globus s'est mis à pleurer. Soudain, nous nous sommes tous tus, les discussions et grommellements ont cessé, on n'entend plus que le bruit de l'eau. Nous vaquons tous à nos affaires, nous savonnons, nous tripotons les poils ou rangeons nos maillots. Nous évitons de regarder dans la direction où une grosse baraque au crâne rasé sanglote comme un petit enfant. Et soudain, Mungos me chuchote :

- Regarde ! Il n'a pas de poils.

Et, de fait, Globus a le pubis intégralement rasé. C'est bizarre d'observer les organes génitaux d'un homme qui pleure. Ce qui est encore plus bizarre, c'est qu'il n'a pas le moindre petit poil, comme s'il avait été irradié. Même ses jambes sont rasées. Ainsi rasé en haut comme en bas, il pleurerait quelque part au milieu, au niveau du visage. J'ai remarqué qu'il n'avait pas de poils sur le torse non plus. Pourquoi cet homme dont la fille était morte quelques jours auparavant s'était-il si méticuleusement tondu ? Je n'arrivais pas à déterminer si c'était triste ou étrange.

2. Bêtes sauvages

La ville aux quatre clochers a autant de midis que de points cardinaux : les cloches ne sont pas coordonnées. C'est Saint-André qui commence, du ton grave et digne du massif bronze vénitien que cinq guerres n'ont pas réussi à fondre en balles. Une minute plus tard, le deuxième midi est sonné par le clocher en bulbe de la ville, Sainte-Justine, suivi des troisième et quatrième midis, qui résonnent de la cathédrale puis de Saint Jean l'Évangéliste. Si tu conviens d'un duel dans cette ville, on ne peut même pas te tuer à l'heure.

C'est juste après ce quatrième midi que nous gravissons les marches ombragées qui mènent à la terrasse de l'Hôtel Imperijal : victorieux, douchés, le sac de sport à l'épaule. La vitrine du bar de l'hôtel nous accueille, comme autrefois, avec des affiches annonçant la venue de stars du show-biz. L'une d'entre elles vante le spectacle du magicien Marcus. Sur la photo, un homme en queue de pie essaie de scier en deux une femme dans une longue caisse de bois. La femme sourit, bien que déjà à moitié découpée, ce qui produit un effet choquant. En bas de l'affiche, la légende suivante :

Je coupe les femmes en deux moitiés : jambes, cuisses et jolis pieds, nul corps ne résiste à ma scie acérée, mais à la fin, ils sont quand même entiers.

Autour de la piste de danse, à l'ombre des pins centenaires, l'atmosphère est solennelle. Comme si nous venions tout juste de revenir de l'enterrement, et pas d'une importante victoire sportive. Les garçons prennent une table près de la balustrade en pierre blanche, qui sied magnifiquement à ce vieil hôtel austro-hongrois.

- Le voilà, le docteur des morts ! – s'écrie Muki, enchanté, en me tapant sur l'épaule. Une chaise est déjà installée là, comme si elle m'avait attendu pendant toutes ces années, à l'angle de la table impériale.
- Le légiste – je dis – ça s'appelle un médecin légiste ! – Je fais œuvre éducative, même si je sais que ça ne sert à rien.

Et Maskarin, qui s'est assis à côté de moi, essaie, je le vois, de me dire quelque chose. Il s'est penché vers mon oreille d'un air de confiance, et n'attend que le départ du serveur qui prend les commandes pour vider son sac. Il nous commande à tous les deux une bevanda³ bien froide, puis se lance :

- Tu sais, Fero, je pense que ma femme me pisse dans la bouffe !

Puis il poursuit, comme pour répondre à la question muette dans mes yeux :

- Tous les repas sentent un peu la pisse : le chou de Milan, les blettes, même le poulet en cocotte. La pisse, tout le temps. Mais pas beaucoup. Comme si elle faisait dans un seau et ne mettait ensuite que deux-trois petites cuillères.
- Fero – intervient Mungos en désignant Maskarin de la tête – il t'emmerde avec ses histoires de pisse ?
- Je ne l'emmerde pas – proteste nerveusement Maskarin, comme si Mungos avait contrecarré ses plans. – Mais je me disais que Fero pourrait envoyer le reste de salade de pommes de terre d'hier midi au laboratoire d'analyses.
- Ce qu'il a, c'est pas de la pisse, c'est un piranha dans la conscience – ajoute Tomo. – Il baise la môme du supermarché, et il attend la vengeance de sa femme.
- Il faut le rassurer – intervient l'entraîneur, spécialiste en football et amateur en psychologie. – Elle est plutôt du genre à t'arroser d'eau bouillante pendant ton sommeil qu'à pisser dans ta soupe.
- Et ? Fero – dit Mungos en versant du vin dans ma bevanda, pour la corser – ça faisait combien de temps qu'on ne s'était pas vus ?

³ Bevanda : vin rouge coupé à l'eau plate, servi bien frais.

Je compte les années sur mes doigts, mais impossible de calculer. Une main ne suffit pas, mais deux sont tout de même un peu trop. Soudain, un rire sonore nous arrive. Un petit groupe à la table voisine, des touristes insolites, est plongé dans une discussion animée.

- Des journalistes – explique Tomo en remarquant mon regard étonné. – Ils suivent la guerre en Lika. Et ils ont débarqué ici à cause de ces saletés.
- Fero n'est pas au courant – lance Maskarin. – C'est le début de la gloire. Un animal inconnu a été observé à Dundo, dans la forêt. Quelque chose du genre un gros lézard. Il y a même une photo dans le Bild Zeitung.
- J'aimerais quand même savoir pourquoi toutes les photos de ses saletés sont floues ? – se demande Tomo, incrédule.
- Parce qu'elles n'existent pas – affirme Maskarin. – C'est comme les soucoupes volantes.

Mungos, cependant, s'est tu, on voit que quelque chose au sujet de ces animaux le tourmente. Muki raconte l'histoire de sa nonna, qui a vu une énorme créature avaler un agneau. Et moi aussi, je me rappelle vaguement ces histoires sur la plus grande forêt primaire de l'île, et sur les moutons qui disparaissent mystérieusement.

Entre-temps, les footballeurs ont commencé à quitter un à un la terrasse, qui se remplit de touristes. Je suis surpris de constater qu'il s'agit principalement de gens particulièrement gros, je ne me souviens pas avoir jamais vu une telle concentration de graisse en un seul lieu. Un symposium de gros. J'ai laissé échapper cette remarque devant le serveur, qui apportait une autre bouteille de Babić. Gratuit cette fois-ci, c'est la maison qui régale, pour la petite Mirna dans les stades célestes.

- C'est le tourisme de santé – explique le serveur. – Ils suivent un régime obligatoire, enfin bon, on ne leur donne pas grand-chose à bouffer, quoi.
- Que veux-tu, mon Fero, on est tombés bien bas ces dernières années – lance Maskarin. – Y a plus de touristes normaux, c'est soit des pédés, soit des gros. Et s'ils ne sont ni l'un ni l'autre, alors, c'est des Tchèques.
- Ils boivent des sodas – ajoute Tomo, plein de rage – et bouffent des frites, et moi, je jette mes dorades dans la mer. Et regarde-moi ce débile de magicien – Tomo désigne, furieux, l'affiche avec la femme coupée en deux. – Avant, on avait des concerts de Kíćo et Tereza, et maintenant, ce crétin coupe des bonnes femmes sur la terrasse, et tous les soirs la même bonne femme, qui est tellement bourrée qu'elle arrive à peine à rentrer dans sa boîte.
- Même le lézard géant ne peut plus rien pour nous – renchérit l'entraîneur, résigné.
- J'ai besoin de toi ! – me chuchote soudain Mungos avec un sérieux inattendu. – Je voudrais te montrer quelque chose.

Déjà, il se lève en m'effleurant discrètement l'épaule. Ça signifie sans doute que je dois le suivre. Nous faisons nos adieux aux footballeurs et théoriciens du tourisme, qui vont bientôt passer à la politique et aux détonations qui nous parviennent du Velebit.

Dans les escaliers, Mungos m'a enlacé comme un vieil ami, et nous nous sommes dirigés vers la ville ainsi bras-dessus bras-dessous. Il se comportait de manière pour le moins mystérieuse. Les motifs sur les dalles me rappelaient des dessins d'enfants d'Auschwitz, que j'avais eu l'occasion de voir dans l'une des synagogues pragoises. Le truc, c'est qu'elles étaient complètement neuves et blanches, comme de la neige gelée. Et qu'elles gémissaient sous nos pas.

- Je vois qu'on a fait peau neuve – ai-je fait remarquer.

- Oui – a répondu Mungos. – Ça vient de Goli otok. Des vieilles réserves. Quand ils ont fermé le camp de redressement, c'était dans les entrepôts. Ils les forçaient à casser la pierre pour en faire des dalles.
- C'est pour ça qu'elles gémissent ! – je m'écrie. Comme si j'expliquais quelque chose.

Nous avons tourné à droite au niveau de l'hôtel Istra, vers la vieille cave à vin. Dans l'entrée, autrefois le syndicat d'initiative, nous avons été accueillis par une odeur d'urine et la réception dévastée. Les lames du parquet avaient été retirées du sol en béton et rangées dans un coin, à côté d'un sac de sable. Dès le premier coup d'œil, on comprenait que la rénovation avait été interrompue brusquement, au beau milieu des travaux. Un gros rat s'est élancé devant nous pour aller se perdre derrière le tas de matériaux de construction. Il faisait la taille d'un petit chat, et je me suis demandé combien de fois il fallait cracher pour chasser le mauvais œil en rencontrant un rat d'une telle envergure.

Nous nous sommes engagés dans les escaliers. Je sentais un air froid qui circulait de quelque part depuis les entrailles du bâtiment. Nous avons descendu assez longtemps l'escalier métallique semi-hélicoïdal au bas duquel s'étendait la plus grande cave à vin de l'île. Plusieurs vastes pièces se succédaient sous terre. Seule la première, où nous nous trouvions, était éclairée d'une ampoule faiblarde qui pendait au plafond. Les voûtes de brique et les lourds relents aigres m'ont rappelé l'époque où je venais, enfant, acheter ici du vin avant Noël ou Pâques, ramenant de lourdes dames-jeannes solidement attachées sur ma trottinette. Nous étions entourés d'étagères chargées de bouteilles poussiéreuses sans étiquettes, et le souffle qui provenait des pièces sans éclairage faisait onduler les toiles d'araignée du plafond arrondi. Mungos s'est arrêté, comme pour écouter quelque chose, puis il a crié vers les profondeurs :

- Espèce de voleur ! Encore à picoler !

Nous avons d'abord entendu un son : des semelles en caoutchouc sur les vieux carreaux de céramique. Comme un grincement de porte dans un film d'horreur. Suivi d'un homme en uniforme de police, une bouteille ouverte à la main.

- Y a des verres là-bas – a-t-il dit en désignant un tonneau incliné.
- C'est Fero, des Pipić – m'a présenté Mungos, et j'ai serré la main du policier, qu'il avait froide et moite. Nous avons bu un verre de rivaner, le faisant tourner en bouche d'un air de connaisseurs. Puis Mungos a lancé :
- Amène-là ! Qu'on la montre à Fero !

Le policier a disparu un instant dans l'une des pièces noires, et quand il est revenu, il poussait un brancard à roulettes avec un corps recouvert d'un drap blanc. Vers la tête, le tissu était imbibé de sang, formant des taches irrégulières, semblables à de la peinture moderne. À cet instant, le Motorola du policier a sonné, et il a tendu la main vers sa ceinture. Quelqu'un demandait après Mungos, et il se sont retirés dans une autre pièce. La conversation, manifestement, était confidentielle, et concernait le cadavre ici présent. Je regardais le chariot et le corps mort dans la pénombre, conscient du fait qu'il faudrait le pousser pile sous l'ampoule si je voulais voir quoi que ce soit. C'est alors que la chose sur le brancard a bougé. Je voyais nettement le drap se soulever et s'abaisser doucement dans la région du ventre. Ça n'annonçait rien de bon. Même si, étant donné ma profession, j'étais habitué aux dépouilles mortelles, je n'aimais pas beaucoup les macchabées qui bougent.

- Votre mort bouge, ai-je marmonné au retour de Mungos et du policier. Quelque chose dans ma gorge m'empêchait de le dire plus distinctement.
- Arrête de déconner – a répondu Mungos en notant des informations manifestement reçues par Motorola. – Tu ferais mieux de jeter un œil.

Le policier a enfin retiré le drap, d'un geste à la fois routinier et théâtral, comme les magiciens qui découvrent les femmes qu'ils viennent de couper en deux ou de transpercer à coups d'épée. Le mouvement a chassé un petit rat qui, sous la toile, rampait sur le corps. Lequel, il fallait bien l'avouer, était immobile, avec des signes visibles de rigidité. Il était nu et féminin, avec de gros seins qui s'étaient comme détendus et écartés, avant de rebondir. Une vilaine plaie béait sur le cou, pleine d'entailles profondes et de sang coagulé, mais le corps n'en était pas moins visiblement parfaitement jeune et beau. Le problème, cependant, apparaissait plus bas, sous le ventre. Sous la forme d'un membre masculin de taille moyenne, avec les testicules attenants.

- Sa bite est plus grosse que celle de Muki – a constaté le policier. – Et c'est une femme ?
- Je vais faire les présentations – a dit Mungos. – La Petite fille aux allumettes. Ils l'appelaient comme ça parce qu'elle refilait la chtouille. C'est sans doute les brûlures qui leur faisaient penser à ça. Aux allumettes.

J'ai dû reconnaître que c'était le plus beau spécimen de transsexuel qu'il m'ait été donné de voir sur une table d'autopsie. Ou plutôt, sur quelque chose qui ressemblait de loin à une table d'autopsie.

- Et pourquoi ici – ai-je demandé – alors qu'en haut, vous avez une morgue et des réfrigérateurs ? Je sais quand elle a été construite, grâce aux contributions volontaires.

Mungos m'a regardé comme si ma question le surprenait.

- Tu connais les gens d'ici, et tu t'étonnes ? Ça s'est su tout de suite, dès qu'on l'a trouvée. Les citoyens se sont rassemblés devant la morgue pour protester, ils refusaient que la petite fille à bite soit avec leurs morts. Sans doute par peur de la contamination.
- Alors, le président de la commune nous a dit de la mettre au frais, mais ailleurs qu'à la morgue – a complété le policier, qui ne cessait de fixer la zézette avec dégoût.
- Elle s'appelle Marillena – a dit Mungos. – Elle travaillait au club de strip-tease de Palit. Chez Stipe. Je voulais que tu jettes un œil avant qu'on ne l'envoie à Rijeka pour l'autopsie.
- Quand est-ce que vous l'avez trouvée morte ? ai-je demandé. – Ou mort ? – Quelque chose me poussait à éclaircir la situation.
- Ce matin, sur les coups de neuf heures – a dit le policier. – Près du camp. Le cou était littéralement mâché presque sur toute la largeur.
- Qu'est-ce qui aurait pu causer une telle blessure ?
- Je ne sais pas – ai-je répondu en m'absorbant dans la contemplation de la bouillie de chair et de sang coagulé. – Au premier abord, la plaie est étrange. Des entailles dentelées profondes, en combinaison avec des morsures relativement superficielles. Je n'ai encore jamais vu quelque chose de pareil. Il faut faire faire une biopsie et tout le reste.
- C'est bien ce que je craignais – a dit Mungos. – Ça pourrait avoir été fait par une scie ?
- En théorie, oui, mais c'est peu probable. Je pencherais plutôt pour des dents.
- Y a pas de bêtes capables de faire ça par ici – est intervenu le policier. – À part le requin bleu, mais il vit dans l'eau.
- On est pas dans la merde – a conclu Mungos. Après avoir rangé le cadavre, Mungos et moi sommes partis pour le front de mer, où le mistral faisait doucement tanguer les barques.

C'est là, devant l'hôtel Istra, que vingt ans auparavant, nous nous retrouvions dès la tombée de la nuit, et Mungos lançait : « Les chiards ! On va casser du pédé ! »

De bien beaux souvenirs.

3. Franka

Il y a de moins en moins de vivants à qui rendre visite sur cette île, et ces vivants, comme dit le poète, ne le sont que provisoirement. De plus en plus provisoirement. C'est le cas de Franka, une amie qui travaille dans l'unique bibliothèque de l'île. Elle a trente-six ans, est encore vierge, on lui a diagnostiqué un cancer du sein, et elle fait de l'astrologie. En amateur. J'ai fait un saut pour lui dire bonjour. Il était déjà presque treize heures, l'horaire de fermeture dominicale de la bibliothèque.

Nous nous sommes salués amicalement, d'une petite bise sur la joue, puis elle a essuyé le maquillage de mon visage avec un mouchoir, qu'elle avait humidifié de bave.

- Ne crains rien ! - a-t-elle dit. - Ce n'est pas contagieux.

Un petit vieux est venu rendre des livres. Franka les a inspectés avec soin, et après s'être assurée que tout était en ordre, elle les a rangés sur les étagères.

- Ce n'est pas ce que tu crois - s'est-elle justifiée en remarquant mon regard étonné. - Ce n'est pas une manie de vieille fille. On traque un type qui nous détruit nos livres.
- Sapristi ! Voilà un dangereux criminel.
- Il emprunte des livres, et il arrache la fin. Tu lis un polar, et il manque la fin, la résolution de l'affaire. À la place, il écrit un message, ce connard. Du genre : *La fin de ce livre a été supprimée* ou *Salutations de Franz Kafka*.
- Tu ne peux pas le démasquer à son écriture ? Demande à chaque usager de remplir une enquête, ou quelque chose comme ça.
- On a essayé, mais il change d'écriture. En plus, il s'est procuré une imprimerie pour enfants, et maintenant, il nous tamponne ses messages.
- Un sinistre individu - ai-je commenté. Je ne savais pas quoi dire d'autre. Je regardais ses bras fins et ses épaules fragiles avec tristesse, réfléchissant au fait qu'elle n'en avait sans doute plus pour longtemps.
- Ces derniers temps, il est devenu plus perfide. Il a compris, de fait, que nous inspections tous les livres. Et maintenant, le porc, il nous détruit le début. Dès la deuxième ou la troisième page, avec ses saletés de tampons, il imprime à l'encre rouge : THERESA ARUNDELL EST LE MEURTRIER ou LE YORKSHIRE DE Mlle LAWSON A DÉMASQUÉ LE MEURTRIER, C'EST CHARLES ARUNDELL, LE PLAYBOY. Nous avons, certes, imaginé une contre-mesure. Nous collons une étiquette blanche par-dessus le message, ce qui nous permet de sauver le livre ne serait-ce que temporairement. Mais le type est ne lâche rien. Il nous re-tamponne par-dessus l'étiquette : ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! CHARLES ARUNDELL EST TOUJOURS LE MEURTRIER.
- Si tu veux, je t'aiderai à attraper cette pourriture avant qu'il ne te détruise tout ton fonds de littérature populaire.

Vers la fin des horaires d'ouverture abrégées du dimanche, un homme est entré dans la bibliothèque, dont le visage ne m'était pas inconnu : barbe poivre et sel, lunettes, crâne brillant, le maigre reste de cheveux peignés en arrière. Un intellectuel. Franka l'accueille chaleureusement, comme un habitué apprécié.

- Avez-vous, mademoiselle Franka, déjà mangé des oiseaux ? demande l'homme. – Pas du poulet, de la dinde et toute cette volaille, mais de vrais oiseaux, qui volent.
- Je ne me souviens pas – dit Franka en riant, et il vide son sac plastique de livres sur le comptoir.
- J'ai un livre, il s'appelle *Oiseaux*. Juste *Oiseaux*. J'ai vérifié avec mon pendule, on peut le lire.

Elle a pris les livres, y a remis les fiches, et les a rangés sur les étagères sans vérifier le nombre de pages.

- Ce que je veux dire, c'est que tout est dans les os. C'est pour ça qu'ils peuvent voler.
- Ces plats de gourmet, c'est trop raffiné pour moi – dit Franka. Son sourire ne quitte pas ses lèvres, tant le type lui est sympathique.
- Tu veux faire un tour ? – demande-t-elle comme pour entériner cette sympathie.
- Non, non, pas maintenant – répond-il. – Je vois que vous avez de la visite aujourd'hui, je reviendrai une autre fois. Adios ! – Il a déjà replié son sac plastique et disparu par la porte, sans m'avoir regardé une seule fois. Comme si j'étais transparent.
- Lui aussi, il est de Kampor ? – je demande.
- Quel Kampor – réplique Franka – de quoi tu parles ?
- De l'asile. On dirait, à la manière dont il parle.
- Mais non. Il imite juste Ranko. Ranko fait du pendule. On raconte sur l'île qu'il n'est pas fou, mais qu'il fait ça pour la pension d'invalidité.
- Pourquoi tu n'as pas vérifié ses livres ?
- Il ne prend pas de romans, a-t-elle expliqué. – Il s'occupe d'une petite vieille, impotente. Pour l'endormir, il lui lit des livres pour enfants, c'est la seule chose que la vieille comprend encore. Sinon, il écrit des romans, il a été populaire en son temps, on l'avait même au programme, à l'école.
- C'est pour ça que son visage me disait quelque chose – je comprends. – Des quatrièmes de couverture. La barbe, les lunettes, le crâne brillant.

Après le départ du barbu, Franka a verrouillé la porte et baissé les stores. Pour que le soleil brûlant de l'après-midi n'endommage pas les livres.

- Je pense que tu vas m'inviter à déjeuner – a-t-elle dit. – Ça ne m'arrive pas souvent d'avoir faim. Il faut en profiter.

Nous avons trouvé une place dans la salle principale du Cadran solaire, celle avec le requin au mur. Une bien belle image ; à table, des gens qui mangent du poisson, au mur, un poisson qui mange des gens, une bête pêchée dans le port de la ville à la fin de l'été 1978. Les Franciscains du monastère de Sainte Euphémie l'avaient empaillée, et le propriétaire du restaurant de l'époque avait pendu le monstre au mur, en guise de décoration et d'avertissement aux clients : mange et tu seras mangé. Une réciprocité généralisée, comme chez Shakespeare. On avait, soi-disant, retrouvé dans l'estomac de la créature une chaussure, un mocassin d'homme pointure 43. Sous la bête, il était écrit dans plusieurs langues : Bon appétit !

L'appétit de Franka était, lui, excellent. Elle s'est jetée sur les bars comme si c'étaient les requins qui avaient dévoré la famille qu'elle n'avait pas fondée. Nous n'en étions qu'à la moitié du plat quand Maskarin, encore lui, a fait irruption à notre table.